
PASCALÉ
RAULT-DELMAS

UN ENFANT
À TOUT PRIX

ROMAN




CHARLESTON

PASCALE RAULT-DELMAS

UN ENFANT À TOUT PRIX

Hôtesse sur le Concorde, Isabelle est libre comme l'air, volant de pays exotiques en amants de passage. Lorsqu'elle rencontre le bel Andrew sur un Paris-New York, elle pense avoir enfin trouvé l'homme de sa vie. Au point d'essayer de lui faire un enfant, puisqu'il en rêve.

Mais alors que le désir de maternité s'éveille peu à peu en elle, sa relation avec Andrew se dégrade. Si seulement elle arrivait à tomber enceinte, cela résoudrait tout, mais son corps s'y refuse. Il lui faudrait un enfant. Un enfant à tout prix...

Dans ce roman au rythme entêtant, Pascale Rault-Delmas explore, loin des clichés, les espoirs et blessures du désir d'enfant... jusqu'à l'obsession.

« UN ROMAN BOULEVERSANT ET ÉMOUVANT
SUR LE DÉSIR DE MATERNITÉ. »

Louise, de @livres.et.compagnie

ISBN : 978-2-36812-518-2



9 782368 125182

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : le-petitatelier.com

Image : © Adobe Stock / Jakkapan



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Pascale Rault-Delmas signe ici un roman singulier et étonnant. Je n'ai eu qu'une seule envie : accompagner chacun des personnages tout au long de leur combat. Très émouvant. »
Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« Dans ce roman, l'autrice aborde le sujet délicat de la maternité, de la paternité, du désir d'enfant et de son impact au sein du couple à travers deux destins de femmes. J'ai apprécié qu'un point de vue masculin soit aussi au centre de ce désir d'enfant. L'amitié féminine et le soutien entre femmes sont aussi au cœur de l'histoire. Un roman bouleversant et émouvant sur le désir de maternité. »
Louise, de @livres.et.compagnie

« J'ai passé de très bons moments de lecture en compagnie de ce livre. L'intrigue m'a plu et le rythme est prenant. »
Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« Je n'ai pas réussi à lâcher le roman tant que le chassé-croisé de nos personnages n'avait pas pris fin. Le style de Pascale Rault-Delmas est tellement fluide que j'enchaînais les pages sans m'en rendre compte. J'ai trouvé les personnages très attachants, surtout dans leurs moments de détresse. »
Alexandra, de @chromopixel

« Le roman est bien construit, les chapitres relativement courts permettent de donner un rythme soutenu à la lecture. J'ai été très rapidement happée dans l'histoire de ces femmes en recherche d'enfants, et je n'avais qu'une envie : connaître l'issue de leurs combats. »
Debora, de @debora.moloc

« Pascale Rault-Delmas écrit un émouvant roman sur la quête de parentalité. À travers le destin croisé de quatre personnages, on suit avec douleur et émotion ce parcours semé d'embûches. On oscille entre espoir et désespoir au rythme des rebondissements. Un beau moment d'émotion qui vous mettra les larmes aux yeux ! »
Aurélie, de @aurelivres57

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-518-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pascale Rault-Delmas

UN ENFANT
À TOUT PRIX

Roman



PROLOGUE

IL S'EN ÉTAIT FALLU DE DEUX CENTIMÈTRES qu'Isabelle ne soit pas admise au concours d'hôtesse de l'air. Mais elle avait su convaincre le jury et il avait fermé les yeux sur sa taille, la condamnant à se mettre sur la pointe des pieds dans l'avion pour atteindre les compartiments à bagages. Sept ans plus tard, elle avait encore, à l'approche du départ, cette douce sensation au creux de l'estomac où se mêlaient excitation et joie.

Debout devant la glace, elle terminait de discipliner ses boucles noires. Son chignon devait être parfait et pas un cheveu ne pouvait dépasser du petit calot à visière bleu marine qui accompagnait son uniforme signé Balenciaga. Elle traqua les dernières mèches rebelles à coups d'épingles et jeta un coup d'œil à son reflet. Satisfaite de sa silhouette dont le tailleur rose pâle cintré mettait en valeur la finesse, elle sangla sa valise sur son petit support à roulettes et appela l'ascenseur.

La voiture qui était venue la chercher au pied de son immeuble la déposa à Orly, où elle rejoignit son équipage dans la salle de briefings. En cette année 1976, bien que l'interdiction de se marier eût été levée depuis plus de dix ans, les hôtesse étaient encore nombreuses à être

célibataires et sans enfants. Ce jour-là, à vingt-huit ans, elle était la benjamine, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Les hôtesse senior étaient ses mentors, elles qui avaient connu les transports aériens à l'époque de leur splendeur, et sous leur allure bon chic bon genre, ce n'étaient pas les dernières à s'amuser pendant leurs séjours en escale.

À bord du Boeing 747 qui allait s'envoler vers Rio, Isabelle écoutait le chef de cabine principal mettre au point les dernières consignes de sécurité avant d'accueillir les passagers. Bientôt, postée devant la porte, elle les saluerait un à un en leur souhaitant la bienvenue. Elle essaierait, par un sourire rassurant, de chasser l'angoisse qu'elle décèlerait dans les yeux de certains. Il faudrait attendre quelques heures avant que, repus, ils ne s'assoupissent sur leur siège, laissant au personnel de bord un peu de répit. Isabelle remonterait alors les allées de la cabine plongée dans la pénombre pour s'assurer que tout allait bien, puis rejoindrait ses collègues dans le galley, un réduit qui leur servait de cuisine. Isabelle aimait ces moments d'intimité où, alors qu'ils ne se connaissaient pas la veille, ils se racontaient leur vie en chuchotant une nuit entière dans la cabine endormie. L'équipage n'allait plus se quitter pendant la durée de la rotation, tissant des liens renforcés par leur isolement et la marginalité de leur situation.

Elle avait cru, au début, en ces belles amitiés nées d'un vol en commun, mais elle avait rapidement déchanté en comprenant qu'elles étaient éphémères. Désormais, elle savourait l'instant présent, sans se soucier du lendemain. C'était le prix à payer pour vivre des aventures inoubliables et découvrir des lieux dont elle n'aurait même pas imaginé l'existence. Car si elle passait la plupart de son temps à dormir quand elle était chez elle, il n'en était pas de même lorsqu'elle était en escale où elle avait la chance de pouvoir rester parfois plusieurs jours. Toute luxueuse qu'était sa chambre d'hôtel, elle n'y faisait que de brefs passages. Elle avait appris à dompter son sommeil et il n'était pas de visites, d'excursions ou de soirées auxquelles elle ne participait pas.

Isabelle vivait à cent à l'heure. Le revers de la médaille, c'était le désert de sa vie sentimentale. Elle n'avait guère, de temps à autre, qu'une aventure avec un steward ou un pilote. Elle se consolait en se disant qu'elle était libre comme l'air et qu'être amoureuse serait bien trop contraignant.

ISABELLE CONSULTA LA LISTE DES PASSAGERS parmi lesquels elle reconnut de nombreux habitués. Certains étaient des personnalités célèbres du show-biz ou de la haute couture, d'autres des hommes d'affaires ou des membres de familles richissimes. Il y avait aussi ceux qu'elle repérait aux étoiles qui brillaient dans leurs yeux lorsqu'ils montaient à bord : les passionnés d'aéronautique qui avaient rassemblé toutes leurs économies pour voler une fois dans leur vie à Mach 2. Depuis un an, Isabelle faisait partie de l'élite du personnel navigant commercial. Elle était hôtesse sur le prestigieux avion supersonique : le Concorde, avec lequel elle s'envolait vers Rio, Caracas, Mexico, Washington ou New York. Très chic dans sa robe satinée à rayures verticales bleues et beiges, elle traversait l'Atlantique en moins de quatre heures, arrivant avant d'être partie, perdant un peu la notion du temps. Elle était parfaitement à l'aise dans cet avion. La petite taille de la cabine correspondait bien à sa morphologie et elle était incollable sur les grands crus, servis par le steward de blanc vêtu. Elle tentait de mettre en pratique les conseils de ses aînées afin de satisfaire au mieux l'intransigeance de cette clientèle de haut niveau, pour qui elle était quelquefois

transparente en dépit de son plus joli sourire. Lorsqu'on paraissait la remarquer, c'était souvent pour lui adresser un regard plein de sous-entendus, la rabaisant à un statut de femme-objet.

Cette fois, elle avait senti peser sur elle celui d'un beau brun. Le vol était bientôt terminé et elle allait se pencher vers lui pour le débarrasser de son assiette lorsqu'il planta ses yeux bleus dans les siens et, sans préambule, l'invita à prendre un verre à l'arrivée. Elle se raidit. Elle n'avait pas reconnu dans le ton de sa voix l'assurance du mâle tout-puissant, mais il avait le visage angélique des séducteurs et elle se méfiait. Malgré une attirance qu'elle ne pouvait nier, elle refusa poliment. À sa grande surprise, il devint écarlate et, avec l'air d'un enfant pris en faute, il lui balbutia des excuses. Isabelle comprit qu'elle s'était trompée sur ses intentions. Il était tellement touchant qu'elle regretta d'avoir été aussi intransigente. Dès lors, visiblement gêné, il cessa de la regarder et, jusqu'au moment de l'atterrissage, ce fut elle qui l'observa du coin de l'œil.

En sortant de l'aéroport, elle fut saisie par les températures négatives qui sévissaient à New York en ce mois de janvier 1980. Elle remonta son col et se hâta vers la navette équipage où ses collègues l'attendaient. Elle s'était un peu attardée dans le hall, espérant revoir le bel Américain, mais il avait déjà disparu.

Le personnel dédié au Concorde était peu nombreux et Isabelle avait à présent quelques amies parmi ses collègues, qu'elle retrouvait régulièrement à bord. Corinne était l'une d'elles. Maman d'un petit garçon, cette jolie blonde au caractère bien trempé compensait ses absences par des cadeaux et passait son temps en escale à dénicher des jouets introuvables en France, pour les lui rapporter. Elle avait repéré une adresse près du port et Isabelle, toujours encline à découvrir de nouveaux endroits dans cette ville qu'elle adorait, avait accepté de l'y accompagner. Le lieu en question, un entrepôt niché au milieu d'une zone industrielle, ne leur donna pas envie de s'attarder et, après que Corinne eut fait ses achats, elles décidèrent de braver le froid et de

remonter vers Broadway à pied. Un milk-shake à la main, elles marchaient en flânant dans le dédale de petites rues coincées entre deux gratte-ciel, croisant des hommes d'affaires à l'air pressé qui circulaient sans leur prêter attention, quand soudain, Isabelle se figea sur place. Elle avait reconnu l'homme qu'elle avait éconduit dans l'avion et qui depuis, ne quittait pas son esprit. Absorbé dans ses pensées, il ne la vit pas et continua son chemin. Corinne regarda son amie dont le visage s'était subitement empourpré.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te sens pas bien ?

— Je crois que je viens de laisser passer l'homme de ma vie, déclara Isabelle en lui montrant, d'un signe de la tête, l'élégante silhouette qui s'éloignait.

Corinne éclata de rire.

— Il va falloir que tu m'expliques, parce que je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Isabelle soupira, pas mécontente, au fond, de se libérer de ce qui l'obsédait depuis son arrivée à New York.

— Tu n'as pas remarqué dans l'avion, un bel Américain brun aux yeux bleus, du style Roger Moore ?

— Oui, très classe et charmant.

— Il s'appelle Andrew Thomson, j'ai vérifié sur la liste. Eh bien il n'a pas arrêté de me regarder pendant tout le vol, j'en étais gênée. Juste avant l'atterrissage, il m'a proposé de m'offrir un verre à l'arrivée.

— J'imagine que tu as refusé, mademoiselle « Je ne suis pas une femme-objet ».

— Évidemment ! Mais, maintenant, je regrette. Si tu avais vu sa réaction ! Il était tout penaud. Il est beau mais il n'a rien d'un Don Juan, je t'assure. Je n'en reviens pas de l'avoir croisé comme ça en plein Manhattan !

— Tu ne crois pas plutôt que tu as eu une hallucination ? se moqua Corinne.

— Pas du tout ! C'était lui, j'en suis sûre ! Je le reconnaîtrais entre mille !

— Oh, oh ! C'est du sérieux, dis donc...

— J'ai l'impression que c'est foutu. Il ne m'a même pas reconnue, dit tristement Isabelle en haussant les épaules.

— Mais il ne t'a peut-être pas vue ! Et puis tu le retrouveras certainement à bord du Concorde. Si c'est un homme d'affaires, il reviendra forcément à Paris.

* * *

Les mois avaient passé. Malgré sa vigilance sur chaque Paris-New York, Isabelle ne revit plus Andrew Thomson. Résignée, elle admit qu'elle s'était trompée sur ce qu'elle croyait être un signe du destin et elle essaya de moins y penser, mais cette rencontre n'avait pas été sans conséquences. Ses belles théories sur le célibat avaient volé en éclats.

Il était vrai que sa vie était différente depuis qu'elle volait sur le Concorde. Elle était absente moins longtemps de chez elle et se retrouvait souvent face à sa solitude. Elle avait bien essayé de renouer avec d'anciens amis, mais leurs mondes étaient beaucoup trop éloignés et ils s'étaient quittés frustrés de ne plus avoir en commun que les souvenirs.

2

ISABELLE PRIT UNE COUPE DE CHAMPAGNE sur le plateau que lui tendait le serveur à nœud papillon et déambula dans la grande salle du cercle militaire. Elle avait promis à son père qu'elle serait présente à sa remise de médaille, mais ce qu'elle s'ennuyait ! Sa mère avait sorti ses bijoux pour l'occasion et tentait de faire bonne figure auprès des autres épouses. Isabelle étouffa un bâillement. Elle qui côtoyait au quotidien les gens les plus riches trouvait ces bourgeois ridicules avec leurs grands airs. La musique de chambre diffusée en sourdine était couverte par un brouhaha qui résonnait sous les hauts plafonds moulurés. Isabelle jeta un coup d'œil à sa montre. 21 h 30. N'osant pas déranger son père en grande conversation avec une personnalité importante, elle lui fit un léger signe de la main et s'esquiva discrètement. Enfin sur le palier, elle poussa un soupir de soulagement. C'était la pire soirée qu'elle avait passée depuis longtemps.

Elle entendit des pas dans l'escalier. Il y avait une autre réception au-dessus et elle ne put s'empêcher de sourire en pensant que c'était sans doute quelqu'un qui s'échappait comme elle.

Soudain, elle s'immobilisa sur le palier : elle avait eu une vision. Oui, ce ne pouvait être que le fruit de son imagination stimulée par l'alcool.

— Andrew ?

Prise d'un vertige, elle se cramponna à la rampe tandis que, gentleman, il se précipitait pour l'aider. Leurs yeux se croisèrent, et Isabelle comprit que lui non plus ne l'avait pas oubliée.

— Ça ne va pas ? Vous voulez vous asseoir ? demanda-t-il, en la prenant par le bras.

Le simple contact de sa main irradiia tout son corps.

— Ça va bien, maintenant. Vraiment très bien.

* * *

Isabelle et Andrew remontèrent les Champs-Élysées en marchant côte à côte. Ils avaient beaucoup parlé. À présent, ils ne prononçaient plus un mot, mais leurs épaules qui se frôlaient en disaient long. En passant devant le Gaumont où, sous la photo de Catherine Deneuve et Gérard Depardieu, s'affichait le titre du film *Le Dernier métro*, ils se tournèrent l'un vers l'autre et éclatèrent de rire en pensant la même chose : ils venaient de le rater.

Andrew regarda le taxi s'éloigner. Isabelle... Il avait enfin un prénom à mettre sur ce visage qui l'avait hanté depuis sa malheureuse tentative dans l'avion. Il s'en était tellement voulu d'avoir tout gâché. Il n'avait pas compris comment lui, d'habitude si réservé avec les femmes, avait pu avoir l'audace de l'aborder. Il était passé pour un goujat. Il avait espéré la revoir à bord du Concorde sans savoir comment réparer sa bétise. Voilà que le hasard l'avait devancé. Et ce verre qu'elle lui avait refusé à New York, c'est elle qui le lui avait proposé à Paris.

Il marcha jusqu'à l'immeuble haussmannien où il résidait, avenue Foch. Il pénétra dans le hall en marbre et, ignorant l'ascenseur dans sa cabine grillagée, grimpa quatre à quatre les marches dont l'épais tapis feutra ses pas, jusqu'à l'appartement que lui louait sa société. Encore

trop excité pour aller se coucher, il se servit un scotch et alla s'asseoir sur le canapé. Et dire qu'il avait hésité à se rendre à cette soirée ! Il revit le moment précis où leurs regards s'étaient croisés, et à nouveau, son cœur s'emballa.

Il but une gorgée de whisky et soupira de satisfaction. Après avoir lutté pendant des mois pour effacer son image de sa mémoire, il pouvait enfin penser à elle en toute quiétude.

Soudain, une angoisse l'étreignit. Il se leva et fouilla fébrilement dans les poches de son pantalon, puis dans celles de sa veste. Qu'avait-il fait de son numéro de téléphone ?

ISABELLE DÉCROCHA ENCORE UNE FOIS LE COMBINÉ pour vérifier qu'on ne lui avait pas coupé la ligne et fut presque déçue d'entendre la tonalité. Depuis trois jours qu'elle guettait anxieusement la sonnerie du téléphone, elle cherchait tous les prétextes pour justifier le silence de son prince charmant. Chose qui ne lui était jamais arrivée, elle ne quitta son appartement qu'à contre-cœur pour partir en courrier.

La vue du bel oiseau blanc stationné sur le tarmac atténua son vague à l'âme. Elle partait le jour même à Rio en s'arrêtant à Dakar pour une courte escale technique. Depuis l'ouverture de la ligne, des Brésiliens riches, amoureux de Paris, empruntaient régulièrement le Concorde pour faire la navette entre la capitale française et leur pays. Isabelle était heureuse de retrouver à bord sa clientèle d'habitues mais elle avait vraiment besoin de se confier à une amie et elle constata avec joie que Corinne faisait partie de l'équipage.

Quelques heures plus tard, installée sur la terrasse de l'hôtel devant un verre de caïpirinha, Corinne écoutait son amie lui raconter son aventure. S'étant retrouvée seule pour élever son fils, elle avait des hommes une opinion

peu valorisante et cherchait comment mettre Isabelle en garde sans toutefois la braquer. Isabelle ne la quittait pas des yeux et elle sentait dans son regard l'impact qu'allait avoir son avis.

— Je pense que tu devrais prendre un peu de recul. Peut-être qu'il n'a pas attaché autant d'importance que toi à votre rencontre.

— Ça, je n'y crois pas une seconde ! protesta Isabelle avec véhémence. Tu aurais vu ses yeux quand il me regardait ! Il y avait une véritable osmose entre nous. Tout nous rapproche. Même les cigarettes, ajouta-t-elle avec un petit rire, en fouillant dans le fond de son sac d'où elle extirpa un paquet de gitanes.

Fumeuse invétérée, elle en avait toujours en réserve et en entamait souvent plusieurs à la fois. Soudain, son visage s'illumina :

— Non ! C'est pas vrai ! J'ai pris son paquet, regarde !

Elle éclata de rire et euphorique, tendit à son amie éberluée un paquet de cigarettes sur lequel était inscrit au stylo son propre numéro de téléphone.

* * *

Isabelle avait le cœur léger lorsqu'elle atterrit à Roissy. Sans perdre de temps, à peine débarquée, elle sollicita ses collègues du sol pour effectuer des recherches sur Andrew. Plutôt réticentes au début, car les renseignements sur les passagers Concorde étaient confidentiels, elles se laissèrent convaincre par sa romantique histoire et communiquèrent à Isabelle les précieuses coordonnées, qu'elle nota religieusement sur son carnet d'adresses.

Une fois rentrée chez elle, son répertoire à la main, elle se planta devant le téléphone sans parvenir à se décider. Les mises en garde de son amie avaient semé le doute dans son esprit et, maintenant qu'elle était près du but, elle avait peur d'appeler Andrew. Elle composa finalement le numéro de son bureau d'une main tremblante. Le timbre aigret de la sonnerie retentit dans

le combiné, rythmé par son cœur qui cognait à grands coups dans sa poitrine. Soudain, elle raccrocha. Elle n'arriverait pas à lui parler au téléphone. Il fallait qu'elle le voie.

La circulation était dense à cette heure-ci place de l'Étoile et Isabelle dut se frayer un passage entre les voitures pour rejoindre l'avenue Foch, où, comme elle le savait maintenant, résidait Andrew. Luttant contre la fatigue du voyage et le décalage horaire, elle marcha d'un pas vif jusqu'au numéro indiqué sur son carnet. Il n'était que 18 h 30, beaucoup trop tôt pour que Andrew soit déjà rentré chez lui. Arrivée devant son immeuble, la curiosité fut trop forte et elle ne résista pas à l'envie d'appuyer sur la gâche électrique de la grande porte en fer forgé. Elle pénétra dans le hall et se dirigeait vers l'ascenseur quand elle entendit qu'on l'interpellait de la loge :

— Mademoiselle, c'est pour quoi ?

Honteuse et rougissant jusqu'à la racine des cheveux, elle fit demi-tour et sortit en bredouillant des excuses tandis que la concierge rugissait :

— C'est pas un moulin ici !

Isabelle se retrouva sur le trottoir, d'autant plus confuse qu'on ne surnommait pas les concierges les pipelettes pour rien et qu'elle craignait que Andrew n'apprenne son intrusion. Il n'y avait pas le moindre bar dans cette avenue très chic mais, sous les nombreux arbres, Isabelle aperçut quelques bancs. Elle en choisit un d'où elle pourrait guetter Andrew sans se faire remarquer.

* * *

Isabelle se réveilla brusquement et se redressa. L'espace d'un instant, elle se demanda où elle était, puis elle se souvint. À présent, il faisait nuit. Elle pesta en se disant qu'elle avait dû le manquer quand une ombre à ses côtés la fit tressaillir.

Andrew était là, assis près d'elle sur le banc. Il la regardait intensément. Isabelle lui sourit. Il ne dit rien, mais avec

une grande douceur, il caressa son visage. Puis il approcha lentement le sien jusqu'à ce que leurs lèvres s'unissent.

Andrew ne chercha pas à comprendre comment elle était arrivée jusqu'à lui. Il l'avait enfin retrouvée et ne voulait plus jamais qu'elle lui échappe. Sans cesser de l'embrasser, il l'entraîna jusqu'à son immeuble où ils entrèrent, collés l'un à l'autre, sous le regard horrifié de la concierge.

ANDREW OUVRIT LES YEUX. Il effleura la peau tiède d'Isabelle, puis, se dégageant doucement de son étreinte, il se leva sans faire de bruit. Elle était rentrée de courrier cette nuit et il voulait la laisser se reposer encore un peu.

Cela faisait bientôt un an qu'elle avait quitté son studio de banlieue pour s'installer chez lui et, depuis, il vivait à travers elle. Isabelle n'avait pas seulement bouleversé son existence, elle avait aussi transformé son appartement. Elle avait déposé son empreinte dans tous les recoins de leur habitation. Andrew la retrouvait dans chaque morceau de tissu déniché au marché Saint-Pierre, chaque objet chiné aux puces, et cela l'aidait à supporter ses fréquentes absences. Leurs emplois du temps respectifs leur laissaient peu de temps à partager et, en préparant son café, il savourait d'avance ce dimanche qu'il allait passer à ses côtés.

Dans l'après-midi, ils décidèrent de sortir. Ils aimaient déambuler ensemble dans la capitale. Andrew se laissait guider par Isabelle et découvrait le Paris d'autrefois. Il vivait en France depuis deux ans, mais ne s'était guère écarté du 16^e arrondissement. Ensemble, ils arpentaient les ruelles pavées et il était émerveillé par les anciennes

bâtisses. Il s'arrêta devant une façade sur laquelle il lut une inscription :

— 1521 ! Tu te rends compte, Isabelle, des gens ont vécu dans cet immeuble au xvi^e siècle. C'est vraiment incroyable ! On ne peut pas s'imaginer ça chez nous. Comme j'aime ton pays...

— C'est un peu le tien aussi, non ? On dirait que tu as oublié que ta mère était française.

— Oh, ma mère... dit-il en haussant les épaules.

Isabelle s'arrêta de marcher et le regarda d'un air interrogatif.

— Ta mère ?

— Elle se considère comme une véritable citoyenne américaine. Elle ne m'a jamais parlé de la France. J'ai fini par arrêter de l'interroger, il n'y a pas moyen d'avoir une réponse. Elle change chaque fois de sujet.

— C'est pourtant elle qui t'a appris le français ?

— Oui, bizarrement, on a toujours parlé français, tous les deux.

— Tu sais d'où elle était ?

— Elle est née en Normandie. Dans une petite ville qui s'appelle Bayeux.

— Tu as encore de la famille là-bas ?

— Aucune idée.

— Et ton père ? Tu m'as bien dit qu'il était militaire ?

— Oui, il était dans l'US Army. Mais tu sais, je n'avais pas beaucoup de contacts avec lui. Il s'est battu en Corée puis il a commandé des troupes au Vietnam. Quand il rentrait à la maison, il fallait marcher droit.

— Comment ils se sont rencontrés avec ta mère ?

— Je n'en sais rien. Ils ne m'en ont jamais parlé. C'était un sujet tabou chez nous. Je sais seulement que mon père est venu en France pendant son service.

— Si ta mère vivait à Bayeux et que ton père était militaire, il a certainement participé au débarquement. Ils se sont connus là-bas, c'est évident !

— Je ne le saurai jamais. Mon père est mort maintenant et ma mère est muette sur le sujet. Tu sais, je leur

en veux à tous les deux. Ils m'ont volé une partie de mon passé.

— Et si on essayait de retrouver tes racines françaises ?

— Comment ça ?

— On pourrait partir enquêter à Bayeux.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Mais pourquoi pas ? Je pourrais au moins voir l'endroit où ont vécu mes grands-parents.

— Tu sais ce qu'ils faisaient ?

— Je crois que mon grand-père était boucher.

— Eh bien voilà ! On a déjà une piste. Ça te dit qu'on y aille pendant mes prochains jours de repos ?

— Honnêtement, je n'y crois pas du tout, mais ça nous fera du bien de passer quelques jours de vacances au bord de la mer, dit-il en la prenant dans ses bras.

* * *

Isabelle engagea sa petite Renault 5 sur l'autoroute et prit place derrière la file de voitures qui roulaient en direction de la Normandie. Andrew, à ses côtés, se laissait porter. Il inséra une cassette dans l'autoradio et Supertramp entonna « Take The Long Way Home ». Bravant les embouteillages, ils atteignirent avant la nuit la petite ville estivale de Port-en-Bessin où Isabelle avait réservé une semaine dans un hôtel face à la mer.

Accoudé à la fenêtre de leur chambre, Andrew regardait les vagues se briser sur le rivage et il essayait d'imaginer son père, jeune soldat, débarquant sur cette plage après avoir traversé la mer déchaînée. Il ne savait pas grand-chose de l'intervention des Américains en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Son père avait emporté avec lui les récits qu'il aurait tellement aimé entendre. Il regarda l'horizon au bout duquel se trouvait son pays et son cœur se serra. Il pensa à sa mère qui vivait désormais là-bas et, face à l'océan qui les séparerait, il se sentit plus que jamais écartelé entre ses deux nations.

Sans le déranger dans sa contemplation, Isabelle se glissa derrière lui, passa ses bras autour de sa taille et posa son menton sur son épaule. Andrew pencha tendrement la tête vers elle et attrapa ses mains qu'il serra de toutes ses forces.

En visitant le musée du débarquement de Bayeux, Andrew espérait en apprendre beaucoup sur cet événement auquel son père avait participé, mais il ne s'attendait pas à recevoir un tel choc. À travers une reconstitution plus vraie que nature, il voyait se dérouler sous ses yeux un véritable massacre où des milliers de jeunes gens avaient fait don de leur vie pour libérer un pays qui n'était pas le leur. Il comprit que, après avoir survécu à une telle boucherie, son père eût préféré se taire. La visite se poursuivit : après l'horreur des combats vint l'euphorie de la Libération. Andrew s'arrêta devant une photo sur laquelle des jeunes filles en liesse se jetaient au cou de leurs « sauveurs » américains et il ne put détacher son regard de la scène. Il venait de comprendre comment ses parents s'étaient rencontrés.

Trop éprouvé pour affronter de nouvelles découvertes, il préféra quitter Bayeux et retourner vers la côte, remettant leurs recherches au lendemain. Pour atténuer cette émotion qui l'oppressait, il avait besoin de concrétiser les images qu'il avait vues au musée et de fouler le sol sur lequel son père s'était battu au péril de sa vie, pour libérer le pays de sa mère.

Pieds nus dans le sable, main dans la main, ignorant les baigneurs qui profitaient de la clémence de ce mois d'août, Isabelle et Andrew parcoururent en silence les huit kilomètres de cette plage qu'on appelait Bloody Omaha, en raison des combats sanglants qui s'y étaient déroulés. Isabelle se laissa caresser le visage par la brise chargée d'embruns et contempla l'étendue de sable bordée de falaises rocheuses. La beauté du lieu était telle qu'elle ne parvenait pas à l'imaginer en champ de bataille.

Après une nuit peuplée de cauchemars, le petit déjeuner, qu'on leur apporta dans la chambre et qu'ils

prireut face à la mer, mit Andrew d'attaque pour continuer son enquête. Ce matin-là, ils partaient à la recherche de la boutique de son grand-père et allaient interroger les bouchers de la ville, qui heureusement n'était pas très grande. Au bout de la troisième tentative, un homme aux cheveux grisonnants, enroulé dans un tablier blanc, leur confirma que sa boucherie avait bien appartenu à un M. Blanchard. Sa femme, à la caisse, leur expliqua :

— Les Blanchard nous ont cédé leur fonds de commerce voilà plus de vingt ans. Le pauvre M. Blanchard avait un cancer et il est parti bien vite. Sa dame avait toujours l'air triste.

Andrew n'en revenait pas : ces gens avaient connu ses grands-parents. Plein d'espoir, il lui demanda :

— Et cette dame, vous savez ce qu'elle est devenue ?

— Elle habitait l'appartement au-dessus. Nous, on n'en avait pas besoin, et puis elle avait l'air tellement malheureuse ! répondit la bouchère après un soupir. Je crois que c'est rapport à la guerre, une fille qu'aurait disparu ou quelque chose comme ça.

Au comble de l'émotion, Andrew comprit qu'elle parlait de sa mère. Craignant que sa grand-mère ne soit plus de ce monde, il demanda d'une voix étranglée :

— Vous en parlez au passé. Elle n'y est plus ?

— Elle était bien fatiguée et elle ne pouvait plus monter l'escalier, répondit-elle en secouant la tête d'un air désolé. Alors, un jour, sa fille est venue la chercher. C'était il y a deux ans. On n'a plus jamais eu de nouvelles.

— Connaissez-vous son adresse ? Ou au moins le nom de sa fille, qu'on puisse la retrouver ?

La bouchère fit une moue et secoua à nouveau la tête :

— La fille, on la connaît pas plus que ça. C'est du genre à aller acheter sa viande au supermarché. Elle travaille au centre du Crédit Lyonnais, ben son mari aussi je crois. Faut dire qui y a la moitié de la population de Bayeux qui travaille dans ce centre administratif, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.